





**Léonora Galigai**  
**L'éminence grise**

**Isaure de Saint Pierre**

« Les hommes sont si aveugles, si entraînés par le besoin du moment,  
qu'un trompeur trouve toujours quelqu'un qui se laisse tromper. »  
Nicolas Machiavel



Dans le quartier Offramo de Florence, non loin du Ponte Vecchio, s'élève la masse sévère et rectiligne du palais Pitti, presque une forteresse, mais à l'intérieur, que de merveilles ! Pourtant, les toiles de maîtres, les ors de la galerie Palatina, les cabinets précieux, les multiples miroirs habitués à refléter les vêtements d'apparat tout chamarrés de broderies des courtisans et les robes de soie des belles dames demeuraient obstinément vides. Ils ne disaient que l'ennui. Le silence avait succédé au flonflon des fêtes, aux plaintes des violons dans cette vaste et luxueuse demeure des grands-ducs de Toscane aux allures militaires, presque désertée à présent.

Guère impressionnées par les interminables corridors menant aux diverses salles d'apparat, deux jeunes filles s'amusaient à improviser des pas de danse sur les parquets moins bien cirés qu'il n'aurait fallu, sur les marbres que l'on avait depuis longtemps omis de polir. La plus vive, la plus souple des deux, Léonora Dori, ne paraissait pas ses quinze ans. D'apparence plutôt maigre et chétive, elle était en réalité plus forte qu'il n'y paraissait. Ses yeux très noirs brillaient d'intelligence dans un petit visage pointu qui n'était pas dénué de charme. La seconde, Marie de Médicis, de cinq ans sa cadette, grande pour son âge, déjà potelée, toute blanche et rose, formait avec son amie et sœur de lait un vivant contraste – la mère de Léonora, Catherine Dori, avait été en effet été la nourrice de Marie, puis les deux enfants avaient été séparées avant de se retrouver quelques mois plus tôt, lorsque la sœur aînée de Marie, Éléonore, avait quitté le triste palais Pitti pour s'en aller épouser le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague.

– Éléonore m'écrit fort peu, se plaignit Marie.

– Allez, ma chère, chassez ces idées sombres et placez-vous en face de moi. Sautez en même temps que moi sur le pied gauche en me présentant votre épaule gauche. Là, c'est bien ! Puis vous sautez sur le pied droit en me tournant le dos. Pour le troisième mouvement, vous bondissez des deux pieds en me tendant votre épaule droite. Quand ke

suis derrière vous, je peux vous prendre par la taille et vous lancer en l'air, comme cela !

– On dirait une figure de dressage, telle que nous l'enseignent notre maître de manège.

– Précisément, Marie, puisque cette danse, très en vogue aujourd'hui, s'appelle la volte. Elle permet aux dames de montrer leurs chevilles !

– C'est un peu osé, non ?

– Si fait, pour celles qui ont le mollet mal tourné, mais vos jambes sont belles. Ne craignez donc pas de les révéler. Re commençons !

Après quelques essais, les deux amies, épuisées, se laissèrent tomber en riant sur l'une des banquettes poussées contre les lambris dorés à l'or fin de la salle de bal qui ne servait plus.

– Depuis que vous êtes près de moi, Léonora, il me semble revivre. Je me sentais si seule, si triste. Savez-vous que je n'ai aucun souvenir de ma mère, morte lorsque j'avais deux ans ?

– On dit que madame Jeanne d'Autriche, votre mère, la fille du grand empereur Ferdinand, était fort belle. Vous avez sa chevelure et son teint si frais et si parfait. Par chance, vous n'avez pas hérité sa faible constitution...

– Pourquoi a-t-il fallu qu'à la mort de ma mère, mon père, le grand-duc François, allât épouser sa maîtresse, cette Bianca Cappello qui n'est qu'une aventurière dont se gausse la cour de Toscane ? C'est encore une chance qu'on ne m'ait pas obligée à vivre sous le même toit qu'elle ! Enfin, je ne peux trop lui en vouloir, puisque je lui dois votre venue auprès de moi. Élevée sans mère, j'ai vu ensuite ce palais Pitti, déjà bien morne, se vider peu à peu quand j'ai perdu tour à tour mon frère Philippe et ma sœur Anne. J'ai cru mourir de chagrin lorsque je dus me séparer aussi d'Éléonore, puis vous êtes venue.

– Sachez, Marie, que je serai toujours là pour vous, quoi qu'il pût advenir ! Mais vous oubliez quelqu'un qui sut bien vous consoler dans votre chagrin, il me semble, votre cher cousin, Virginio Orsini !

Léonora la regardait de son œil malin, trop scrutateur, et Marie se sentit rougir. Pour faire diversion, elle lui demanda :

– Je sais que vous êtes férue d'astrologie, comme l'était mon grand-père Côme Ier. Tant pis si notre gentille préceptrice, ma cousine Orsini, s'épouvante des prédictions et des interprétations des

influences des astres qu'elle apparente à des chaudrons de sorcières ! Quand allons-nous trouver votre dame Passitea, cette religieuse capucine de vos amies qui sait lire l'avenir dans les cartes du ciel ou dans les lignes de la main ?

– Nous irons la voir cet après-dîner, sitôt terminés nos cours de poésie, de musique et d'architecture, mais n'allez pas le répéter à la demoiselle Orsini ou je me ferais gronder. Peut-être pire encore, on me renverrait...

– Je ne pourrai le supporter, murmura Marie.

« Moi non plus », songeait Léonora qui n'avait aucune envie de retourner vivre dans la modeste mesure de sa mère Catherine, pauvre blanchisseuse abandonnée par son mari, Jacques de Bastein, peu après sa naissance. Elle était leur quatrième enfant et son père ne s'était guère soucié de cette petite fille malingre et souffreteuse. Par chance, ses deux fils aînés, Balthasar et André, avaient adopté son métier de menuisier. Ils se montraient habiles dans leur art et pouvaient aider financièrement leur mère. Sa sœur Cassandra s'occupait de la maisonnée.

Léonora quant à elle n'était pas rétribuée pour sa continuelle présence auprès de Marie, mais elle profitait de sa vie luxueuse et de l'enseignement de ses maîtres. Parfois, elle faisait porter à sa mère une pièce d'étoffe, de précieuses dentelles, un chapon bien gras ou des confitures, ce mets si recherché et si fort à la mode sur les tables des grands depuis que Michel de Nostre-Dame avait publié son *Traité des fardements et des confitures*.

Le temps des leçons passa vite pour Léonora, toujours avide d'apprendre et qui s'émerveillait encore de pouvoir profiter du même enseignement que sa princesse, même si elle était plus âgée qu'elle. Beaucoup moins rapidement pour Marie, d'un caractère plus indolent, qui avait bien du mal à se concentrer. Ce jour-là, elle ne pensait qu'à sa prochaine visite à la capucine et se souciait fort peu des fastidieuses énumérations des splendeurs architecturales de Florence, dues à la fabuleuse fortune des Médicis. Peu lui importaient les munificences du château de Cafaggiolo ou l'ingénieux emplacement du Sprocco, seul palais à bénéficier de la première et de la dernière lumière du jour. Elle avait, certes, admiré les fresques de la Villa de Poggio a Caiano, mais elle aimait surtout courir librement avec sa chère

Léonora dans les immensités des jardins Boboli s'étendant au pied du palais Pitti.

Enfin, la cousine Orsini les libéra. Sous le prétexte de profiter des douceurs de ce joli mois de mai parmi roseraies et fontaines, elles s'élancèrent dans les allées, sortirent par une porte dérobée en se hâtant vers le couvent des nonnes capucines.

La Passitea, en sa qualité de sœur portière, logeait dans une mesure séparée du reste du couvent, sans doute parce que les autres sœurs la redoutaient pour ses dons de prophétie et ses connaissances en astrologie. Comme elle était pieuse et restait discrète quant à ses activités privées, la supérieure fermait les yeux sur ses pratiques, recourant parfois à son art lors de moments de doute. La situation isolée de sa petite maison permettait à la Passitea de recevoir ses visiteurs sans perturber la bonne marche de la communauté vouée au silence et à l'austérité.

Léonora heurta l'huis. Un guichet s'ouvrit. La vieille femme la reconnut et vint ouvrir. Marie s'attendait à pénétrer dans une pièce obscure, encombrée de tout un fatras de chaudrons, plantes inquiétantes, animaux momifiés, vieux grimoires et fioles suspectes. Aussi fut-elle étonnée d'être introduite dans un oratoire presque nu, chaulé de blanc, orné d'un prie-Dieu, d'une immense croix, d'une table et de deux bancs de chêne. On la pria de s'asseoir et on lui servit un verre de sirop d'orgeat qu'elle dégusta avec lenteur. Léonora avait caché à la religieuse la qualité de sa visiteuse, quoiqu'on pût reconnaître à sa robe damassée, à l'ampleur de sa fraise son illustre naissance.

. – Donnez-moi votre date de naissance, mon enfant, pria leur hôtesse.

– Je suis née à Florence le 26 avril de l'an de grâce 1573, ma sœur, dit Marie.

– Fort bien. Vous êtes donc du signe du taureau, un signe de séduction. Vous aimez plaire et séduire. Votre gentillesse et votre joie de vivre vous ouvrent tous les cœurs, mais vous pouvez à l'occasion vous montrer exigeante et même rancunière si l'on vient à vous manquer. Vous aimez passionnément les bijoux, l'argent, ce qui brille et vous aurez tendance à accumuler les richesses. Voyons votre main, à présent, ma belle petite.

Docile, Marie tendit sa main chargée de bagues.



La vieille religieuse s'abîma dans sa contemplation et prit un air rêveur.

– Oh, je vois une couronne ceindre cette jolie tête. Une bien riche couronne. Celle du plus magnifique royaume d'Europe.

– Et quel est-il, ma sœur ?

– Celui de France, pour sûr !

– Ainsi, je serai donc reine de France !

– Les lignes de votre main le disent et le proclament. Je pourrai confirmer la chose si vous me donnez l'heure exacte de votre naissance, ce qui me permettrait de dresser votre carte du ciel.

– Je l'ignore, mais je vais m'en enquérir auprès de ma nourrice, qui était la mère de Léonora, puisque nous sommes sœurs de lait.

– Faites donc, mais je le sais, vous serez reine de France !

Sans cesse, les deux amies se répétaient la prédiction de la religieuse, confirmée par les astres quand Catherine lui avait révélé l'heure de sa naissance. Confiante en sa prestigieuse destinée, Marie ne fut guère affligée en apprenant la mort de son père survenue trois ans plus tard, le 19 octobre 1587. Ayant attrapé la malaria au cours d'une chasse dans les marais environnant la Villa Poggio où il résidait alors avec Bianca, il mourut trois jours plus tard et Bianca, qui l'avait aussi contractée, s'éteignit le lendemain. Le grand-duc François ne rendait jamais visite à ses enfants, abandonnés avec leur domesticité au palais Pitti. Marie le connaissait à peine, non plus que Bianca.

– Qui sera le prochain grand-duc de Toscane ? demanda-t-elle à Léonora lorsqu'elles furent de retour de la cathédrale où avaient été célébrées les obsèques, moins fastueusement qu'il n'était coutume car ni François Ier de Toscane ni son épouse Bianca n'étaient aimés de sujets leur reprochant leur vie de débauche. J'espère que ce ne sera pas le faux bâtard de Bianca...

Dix ans plus tôt, un 29 août, Bianca qui se savait stérile avait en effet simulé un accouchement. Une fois les courtisans sortis sous le prétexte qu'il faisait trop chaud dans la chambre de la prétendue accouchée, une sage femme grassement payée lui avait posé sur le ventre un enfant né la veille. Le grand-duc n'y avait vu que du feu, mais la chose s'était sue.

– Votre mère était alors encore en vie, donc l'enfant, qui n'est en effet certainement pas de votre père, ni de Bianca d'ailleurs, ne peut prétendre au grand-duché de Toscane. C'est votre oncle Ferdinand qui sera l'héritier.

– On murmure que mon père et ma belle-mère auraient été empoisonnés, sur ses ordres peut-être.

– Laissez là ces méchantes rumeurs. Votre oncle, qui vit à Rome, s'est toujours montré soucieux de votre éducation et de votre santé. Il vous écrit souvent, vous comble de présents. Il vous aime bien davantage que ne l'a fait votre père.

– C’est vrai, Léonora, mais mon oncle est cardinal depuis ses quatorze ans.

– La belle affaire ! Gageons que notre pape Sixte Quint l’autorisera à déposer la pourpre pour raison d’État. Tout Florence annonce déjà que ce sera notre prochain grand-duc et s’en réjouit car on le sait affable et bienveillant, même si la nature l’a hélas doté d’un physique ingrat...

– C’est vrai que mon père était plus bel homme que son jeune frère, avec ses grosses joues et son nez avançant comme un promontoire !

Et les deux amies de pouffer de rire comme les très jeunes filles qu’elles étaient encore.

« L’empoisonneur », comme Marie le nommait parfois tout bas au grand effroi de Léonora, se révéla un homme bon et attentif à ses études, à son bien-être. Contrairement à son frère qui avait abrité ses amours avec la somptueuse Bianca en dehors de Florence, il choisit de s’installer au palais Pitti. Et l’immense bâtisse trop vide et trop silencieuse revint bientôt à la vie, comme une belle endormie émergeant de ses songes. Il y eut à nouveau une foule de courtisans aux vêtements tout chamarrés d’or qui donnaient aux deux amies des nouvelles du reste de l’Europe.

Tandis que maçons, peintres et sculpteurs, tapissiers et menuisiers s’affairaient à rénover, moderniser, rendre plus précieuses encore s’il se pouvait les innombrables salles et galeries du palais Pitti, Marie et Léonora avaient l’impression que le monde venait enfin à elles au gré des ragots des uns et des autres. Léonora, réservée et peu bavarde, ombre modeste, écoutait tout et ne disait rien. On ne se taisait guère à son approche puisqu’on ne la remarquait pas ! Aussi pouvait-elle renseigner sa maîtresse, servie par une excellente mémoire.

– Il se dit que depuis l’exécution de la reine d’Écosse, Marie Stuart, le roi Philippe II d’Espagne, pour punir la reine d’Angleterre Élisabeth Ier de ce forfait commis sur la personne de sa propre cousine, a fait construire une immense flotte, l’Invincible Armada. Forte de dix neuf mille hommes, elle devait débarquer sur les côtes anglaises. Par malheur son commandant, le marquis de Santa Cruz, mourut le 9 février dernier et fut remplacé par l’incompétent duc de Medina Sidonia. La flotte, partie de Lisbonne, arriva dans la Manche

le 28 juillet et jeta l'ancre au large de Dunkerque. Funeste erreur ! Assaillie par les brûlots anglais, démontée par la tempête, l'Invincible Armada perdit sans combattre onze mille hommes et soixante-trois vaisseaux. C'en est bien fini de la suprématie espagnole sur les mers...

— Ainsi, la religion réformée va donc demeurer celle de l'Angleterre, constata avec tristesse Marie, qui était pieuse. Mais parle-moi plutôt de la France.

— Le roi Henri III semble bien lassé de la morgue des Guise, les oncles tout-puissants de la défunte reine d'Écosse. Les prétentions de leur chef, ce Balafre qui fait la pluie et le beau temps à la cour de France, deviennent exorbitantes. Il se prend pour le roi ... Tant et si bien qu'on parle même d'un possible rapprochement d'Henri III avec le roi de Navarre, son cousin...

— Mais Henri de Navarre est protestant ! Jamais les Français n'accepteraient un roi réformé, puisque la reine Louise de Lorraine-Vaudémont n'a malheureusement pas donné d'héritier au roi... Je ne comprends rien aux prédictions de cette nonne capucine. Et si elle s'était trompée...

— J'ai refait avec elle votre carte du ciel, Marie. Elle est exacte et les astres ne mentent jamais. Vous serez reine de France ! Gardez confiance.

Les événements se précipitaient pourtant. Les fêtes de fin d'année avaient été célébrées à Florence dans la liesse habituelle. Le grand-duc Ferdinand avait donné un grand souper suivi d'un bal en son palais. Les quinze ans de Marie rayonnaient et faisaient d'elle la reine du bal. On savait les Médicis fabuleusement riches. On connaissait l'attachement du grand-duc pour sa nièce. Il la doterait magnifiquement. Et déjà, divers partis se présentaient, de nombreux princes plus ou moins désargentés convoitant cette belle fille grasse et placide, qui vaudrait son pesant d'or. Soudain, la nouvelle tomba comme un coup de tonnerre : le duc de Guise, le trop célèbre Balafre, venait d'être assassiné au château de Blois, à l'aube du 23 décembre 1588...

Cette fois encore, Léonora fut envoyée aux nouvelles, nul ne se défiant de cette jeune fille effacée, terne et silencieuse, qui ne disait rien et entendait tout pour le rapporter aussitôt à sa maîtresse.

Tout en brossant et frisant la somptueuse chevelure blonde de Marie dont elle avait seule le soin, Léonora lui résuma la situation. Si Marie ne se souciait guère de politique, depuis la prédiction, tout ce qui se rapportait à la France la passionnait.

– Vous n’ignorez pas, madame, qu’Henri de Lorraine, duc de Guise, devint follement populaire dans le royaume et à Paris surtout en se posant comme le défenseur de la foi catholique.

– La seule vraie foi, Léonora, ne l’oublie jamais !

– Certes, mais il participa très activement à la Saint-Barthélémy...

– C’est de l’histoire ancienne. Depuis lors, il s’illustra maintes fois sur les champs de bataille en combattant les protestants ! Et tu ne peux lui reprocher d’avoir voulu réduire l’influence de ces derniers en France.

– Toujours est-il qu’il forma un puissant parti catholique nommé la Ligue ou la Sainte Union et usa de son pouvoir pour relancer la guerre contre les protestants, une guerre qui déchirait le royaume depuis trop longtemps. Lorsqu’il prit le contrôle de Paris lors de la fameuse Journée des Barricades, il défia le roi, qui ne put lui refuser le titre de lieutenant général des armées du royaume. C’était lui forcer la main de façon bien téméraire. De là à penser que le duc désirait devenir roi à la place du roi, il n’y avait qu’un pas...

– Et alors, Léonora ? Ne me fais pas languir !

– Vous savez que les états généraux du royaume de France se réunirent au château de Blois à partir du 2 octobre dernier, dominés par l’autorité du duc Henri et de ses deux frères. Lorsque le roi le convoqua en son cabinet vieux à l’aube de ce 23 décembre, le duc ne se défia pas, pensant obtenir enfin cette charge de connétable qu’il convoitait. Alors qu’il passait dans la chambre du roi pour se rendre au cabinet, il fut assailli par huit membres des « quarante-cinq », la garde personnelle du roi. Il tira son épée pour se défendre, parvint à en blesser quatre avant de tomber, percé de plus de trente coups d’épée ou de dague, dit-on. Ce fut le sieur de Loignac qui l’acheva en lui plongeant son arme dans les reins. On arrêta aussitôt son frère Louis qui tentait de lui porter secours. Le corps du Balafré fut alors confié à Richelieu, le grand prévôt de France qui, sur ordre du roi, le fit dépecer par le bourreau, puis brûler à la chaux vive avant de disperser

ses cendres dans la Loire. Puis on arrêta de même sa mère, Anne, et son autre frère, Charles. Louis fut exécuté puis brûlé dès le lendemain.

– Quelle horreur ! Gageons que ces morts iniques ne porteront pas chance au roi Henri III. N’as-tu pas de plus heureuses nouvelles à m’apporter ?

– Si fait, madame, on dit que votre oncle Ferdinand va bientôt épouser madame Christine de Lorraine, la petite-fille de votre lointaine parente, la grande reine Catherine de Médicis.

– Comment est-elle, cette Christine ?

– Elle n’est point belle, mais gaie et très avenante. Elle fut élevée à la cour des Valois par sa grand-mère la reine Catherine, qui la chérissait comme si elle avait été sienne, car madame Christine l’aimait et lui donna plus de satisfaction que sa propre fille Marguerite. A sa mort, survenue en ce mois de janvier au même château de Blois, la reine Catherine lui a légué son mobilier, ses magnifiques tapisseries et ses objets d’art... Avec elle, vous pourrez apprendre les modes et les manières de France.

– Je sens déjà que je vais beaucoup l’aimer.

Pour honorer sa nièce Marie, le grand-duc Ferdinand, tout émoustillé à l'idée de prendre bientôt pour femme une jeunesse ayant seize ans de moins que lui, la chargea d'organiser des fêtes somptueuses pour la nouvelle épousée. Ferdinand lui avait ouvert pour ce faire des crédits illimités. Tout devait être fin prêt pour l'arrivée de la future grande-duchesse, prévue pour le 2 mai prochain.

Ces apprêts occupèrent à plein temps les deux amies. Elles commencèrent par réquisitionner le Palais des Offices afin de le transformer en un théâtre permanent. Après bien des discussions et des hésitations, elles confièrent les travaux au grand architecte florentin Bernardo Buontalanti, également peintre et sculpteur. Depuis qu'elle était enfant, Marie s'émerveillait de ces étranges grottes ornées de coquillages, de fontaines ou de sculptures que l'architecte avait fait creuser en plusieurs endroits du très fameux jardin de Boboli. Lui saurait métamorphoser le Palais des Offices pour en faire un lieu de féerie. Restait à savoir ce qu'on y représenterait.

– Je me souviens, dit pensivement Léonora, que notre maître en théâtre lyrique, le regretté Girolamo Bargagli qui nous enseignait aussi la mythologie grecque et romaine, travaillait à une œuvre audacieuse qu'il avait intitulée *La Pellegrina*. Elle célébrait, si je ne me trompe, l'amour marital. Accommodée au goût du jour, un peu remaniée pour faire l'éloge des prochains époux, elle devrait séduire notre future grande-duchesse.

– Comme toujours, chère Léonora, tu ne manques pas d'idées. Pour mettre cette pièce en musique, je verrai bien notre professeur Giovanni de Bardi, si fêru des harmonies de la Grèce antique.

– Excellent choix ! Il faut aussi songer aux costumes, charger Bardi de recruter chanteurs, musiciens et acteurs. On commencera dès que possible les répétitions. En ce 2 mai, Florence devra être fleurie et pavoisée pour célébrer l'entrée en sa ville de la grande-duchesse Christine. N'oublions pas la décoration de la cathédrale Santa Maria

del Fiore et de la place del Duomo. Et pensons à votre propre tenue, Marie. Votre oncle vous souhaite magnifique...

– Je songe à une robe damasquinée d'argent et rebrodée de perles. Perles aussi pour uniques bijoux, mon oncle m'en a offertes de fort belles.

– Je vais mander dès demain au palais les meilleurs marchands de la ville. Je vous veux la plus admirée...

– Après la grande-duchesse, voyons, il ne faudrait pas lui porter ombrage.

Avec la venue de Christine de Lorraine, on aurait dit que la ville s'éveillait pour fêter sa nouvelle grande-duchesse, alors qu'elle avait boudé Bianca Capello, qui avait eu le tort d'afficher ses amours avec le grand-duc François du vivant de Jeanne, la mère de Marie.

Ferdinand, enchanté de la joie et de la gaîté que sa jeune épouse de 24 ans et sa suite française insufflaient au vieux palais Pitti, multipliait les fêtes pour lui plaire. Ce n'étaient que bals, banquets, parties de chasse dans les forêts alentours, concerts et représentations théâtrales.

Christine eut le bon goût d'accoucher d'un premier fils, Cosme, l'année suivante, puis d'une fille, Éléonore, et encore d'un autre garçon, François, deux ans plus tard. La jeune-femme supportait allègrement ses grossesses, enfantait sans douleur. Aux flonflons des fêtes succédèrent les rires des enfants, les cris des bébés.

Christine, d'un naturel heureux, avait pris sous sa protection sa nièce Marie, ainsi que sa suivante Léonora. Volontiers, elle leur parlait du si beau et si riche royaume de France, moins austère que celui d'Espagne, plus prospère et d'un climat plus riant que celui d'Angleterre. Bien sûr, les patries des Arts demeuraient les cités italiennes, mais elles formaient autant de petites principautés souvent rivales et ne parvenaient pas à s'unir. Pour cette raison, bien des artistes italiens s'étaient aventurés en France du temps de la reine Catherine, qui, comme toute Médicis, était une passionnée des Arts. Depuis la mort de cette dernière, suivie par l'assassinat de son fils Henri III par le moine Clément en son château de Saint-Cloud trois mois jour pour jour après l'arrivée de Christine à Florence, les temps étaient plutôt à la guerre, au royaume de France.



Les artistes italiens n'avaient plus grand-chose à y faire. Pour ces raisons, la nouvelle grande-duchesse se disait satisfaite de son sort, adulée par son époux en cette belle cité de Florence où régnaient la paix et l'harmonie. Entre deux maternités, son principal souci était de marier avantageusement sa protégée.

Le couple avait pensé un temps à lui faire épouser le duc de Ferrare. Marie, lorgnant toujours du côté du royaume de France, n'avait manifesté aucun enthousiasme pour ce prétendant. On avait ensuite songé à Alexandre Farnèse, prince de Parme.

– Trop vieux, avait tranché Marie.

Christine avait alors passé en revue les membres disponibles de sa famille Lorraine. Quand on est persuadée d'être un jour reine de France, un prince ou un duc de Lorraine, c'est bien peu. Nouveau refus...

Le grand-duc Ferdinand, opiniâtre, chercha du côté de l'Espagne quelque infant disponible ou, à défaut, un grand seigneur. Ce fut alors que l'empereur Rodolphe Ier de Habsbourg demanda la main de Marie, soit pour lui, soit pour son frère, Matthias, l'archiduc héritier. Lui non plus n'était pas tout jeune et sa proposition ambiguë fut jugée offensante par Marie. On n'arrivait à rien...

Les nouvelles de France encourageaient Marie et sa fidèle Léonora, qui comptait bien profiter de la gloire et des futures richesses de sa maîtresse, à persévérer dans leur attente d'une couronne française. On parlait de plus en plus du « démariage » d'Henri IV d'avec son épouse Marguerite de Valois. Stérile, maintenue écartée de la cour par le roi pour sa conduite scandaleuse, ses nombreux amants et ses foudrades politiques, Marguerite entendait monnayer cher son « démariage ». Surtout, elle refusait net d'y consentir si c'était pour mettre à sa place la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse officielle du roi. Marguerite la jugeait de trop basse naissance, même si elle était issue d'une vieille et honorable famille. Lorsqu'on est une Valois, fille de France, voir une d'Estrées vous succéder sur le trône n'est pas pensable...

Criblé de dettes à cause des guerres incessantes menées pour conquérir son royaume, Henri IV n'avait jamais rompu les pourparlers entrepris par son ami Sully avec Ferdinand de Médicis, tout en promettant le mariage à Gabrielle, enceinte de leur quatrième enfant. Il avait si souvent changé de religion au gré de ses alliances, il avait

connu tant de trahisons, même parmi ceux de Navarre, que donner sa parole à une femme follement aimée pour ne pas la tenir ne lui semblait pas très grave.

De son côté, Sully multipliait les encouragements au grand-duc de Toscane. Les caisses de France restaient vides. Henri avait déjà emprunté tant et plus aux banques Médicis et demeurait incapable de les rembourser. Bientôt, il n'aurait plus le choix... Seul son mariage avec la petite Florentine, mariage qui avait cette fois l'approbation de Marguerite dont la propre mère était une Médicis, pourrait le sauver d'une banqueroute désastreuse. Il fallait sacrifier Gabrielle...

Cette dernière eut le bon goût de mourir d'éclampsie à Paris le 10 avril 1599. L'éclampsie, ce mystérieux mal de bien des accouchées, était aussi nommé « la main du diable », tant les douloureuses crampes occasionnées par une soudaine hausse de tension pouvaient métamorphoser les malheureuses. On racontait que la si belle Gabrielle était devenue, sur son lit de mort, laide à faire peur. Une vraie sorcière. Si vilaine que l'on empêcha son royal amant de voir sa dépouille.

Et Henri IV fut inconsolable... Durant trois mois... Le temps de tomber dans les bras d'une nouvelle favorite, Henriette d'Entragues, aussi brune et maigre que Gabrielle était blonde et plantureuse, aussi hargneuse qu'elle était douce, aussi méchante que sa rivale avait été bonne...

Marie et Léonora reprirent espoir. D'autant qu'Henri IV, obligé de continuer à conquérir son royaume à la pointe de son épée, avait eu recours à d'autres emprunts pour payer ses canons et ses mercenaires suisses. Or son fournisseur restait les banques Médicis. Sa dette dépassait à présent le million d'écus d'or. Une somme faramineuse que seul le remariage avec Marie aurait le pouvoir d'effacer. Hélas, le roi n'était toujours pas démarqué de madame Marguerite de France...

Léonora se montrait aussi impatiente que sa maîtresse de quitter la Toscane où elles menaient, certes, une existence luxueuse et plus que confortable, ponctuée de fêtes et de concerts grâce à la gaîté de la grande-duchesse Christine. Pourtant, tous deux restaient persuadées, à la suite des prédictions de la Passitea, qu'un destin plus prestigieux les attendait.

Léonora aussi s'était fait lire l'avenir. Des richesses incommensurables lui étaient promises. La suite devenait plus sombre, mais elle ne voulait pas l'entendre...

Elle restait donc à l'affût de toute nouvelle issue de France et ne cessait de susciter les confidences des voyageurs arrivés de Paris, d'Usson où la reine Marguerite se trouvait toujours exilée ou même de Rome, puisque le « démariage » dépendait de la décision du pape Clément VIII. Or le pape était tout disposé à l'accorder, convaincu par l'or des Médicis de la justesse de la cause du roi de France.

Ce soir d'octobre était particulièrement doux et Marie contemplait de la fenêtre de sa chambre les arbres des jardins Boboli qui laissaient ruisseler leurs ors tandis que les dauphins et tritons des fontaines crachaient leurs éclaboussures d'argent. Elle se sentait lasse après avoir beaucoup dansé. Tout en se faisant déshabiller par ses dames, elle attendait avec impatience la venue de sa sœur de lait. Les deux femmes avaient l'habitude de s'entretenir chaque soir, parfois jusque tard dans la nuit. Léonora survint enfin, toute rose d'excitation et Marie fit signe à ses suivantes de se retirer.

— Je ne t'espérais plus, qu'as-tu donc appris qui te met en pareil état ?

Léonora la regarda de son œil malicieux, se délectant à faire durer l'attente, avant de lâcher :

— C'est fait, madame !

— Mais quoi donc, à la fin ?

— Vous n'ignorez pas que la reine Marguerite s'était toujours refusée à cautionner le remariage du roi avec madame Gabrielle qu'elle trouvait indigne de lui et qualifiait de « bagasse ». Maintenant que cette dernière est morte et que le roi, toujours par l'entremise de votre famille, lui a offert de fortes compensations financières et le droit de conserver l'usage de son titre royal, la reine s'est beaucoup radoucie et a tout accepté. Le pape, lui aussi touché par des arguments bien sonnants et trébuchants, vient d'accorder une bulle d'annulation en date du 24 octobre de cette année 1599. Vous serez reine de France, ma chère dame !

Enfin, les prédictions se réalisaient ! Marie n'objecta pas que le roi aurait quarante-six ans le 13 décembre de la même année, qu'on le disait si coureur de jupons qu'on le surnommait « le Vert-Galant », que l'on ne comptait plus le nombre de ses bâtards et qu'on prétendait

« qu'il sentait fort du gousset »... Reine de France... Ces trois mots sonnaient délicieusement à ses oreilles... Son mariage avec Henri IV serait la récompense de ces années d'attente, de ces prétendants refusés avec hauteur... Elles avaient eu raison de s'obstiner ainsi. Les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et s'éteignirent.

Léonora songeait que, si sa maîtresse pouvait espérer un fabuleux destin, elle-même ne serait pas en reste. Pour la suivre en France, il lui fallait porter un nom plus prestigieux que celui de Dori. Aussi se mit-elle en quête d'une famille de bonne noblesse, assez désargentée pour vouloir lui vendre son nom, ce qui se pratiquait couramment dans les diverses principautés italiennes où il n'existait pas de juges d'armes. Elle jeta son dévolu sur la famille Galigai, citée par Dante dans le XVI<sup>e</sup> chant de son *Paradis*. Son dernier descendant, fort joueur et fort gueux, avait un urgent besoin de nouveaux écus pour régler ses dettes les plus criantes. Marie, amusée par la demande de sa sœur de lait, offrit volontiers la somme nécessaire. Désormais, Léonora Dori n'existait plus. Elle avait fait place à Léonora Galigai, de noble extraction...

Les pourparlers entre France et Toscane reprirent de plus belle. Ce furent d'après marchandages assez sordides au cours desquels l'on disposait de Marie comme d'une marchandise. Ce qu'elle était. Le grand-duc Ferdinand, sachant le roi de France dans une position financière désespérée, en profitait ! D'un million d'écus d'or de dot pour Marie, on passa à 800 000, puis à 600 000. Ferdinand n'accorda pas un sol de plus et Henri dut s'en contenter, encore la moitié serait-elle donnée comptant et le reste en créances.

Courageux jusqu'à la témérité, joyeux compagnon et même familial avec ses amis, truculent, volontiers noceur, Henri avait appris la dissimulation de longue date, depuis son arrivée à la cour des Valois après la signature du traité de Saint-Germain. Il savait n'y être qu'un otage à la vie toujours menacée. Mener double jeu était devenu pour lui une habitude. Il avait fait bien des promesses à Gabrielle tout en poursuivant ses tractations avec Ferdinand, puis il avait agi de même avec Henriette d'Entragues. Plus intrigante que la douce Gabrielle, Henriette conservait un atout de taille.

Au premier jour d'octobre de cette même année 1599, à l'issue d'une chasse organisée non loin de sa demeure familiale, Henriette et son royal amant faussèrent compagnie au reste des chasseurs. Poussant son cheval, elle entraîna le roi vers un lieu ravissant qu'elle connaissait, la Vallée des Sept Moulins, située au bord du ru Flavien, un affluent de la Seine. L'un des moulins, abandonné, avait été transformé en grange. L'endroit était paisible, ombragé par des saules dont les branches traînaient dans l'eau. Leurs feuilles évoquaient des écus d'or. Le murmure de la rivière, les caresses du soleil s'insinuant entre les arbres, les gourdes de vin dont le roi avait rempli ses fontes, tout incitait à une halte amoureuse dans la bonne odeur du foin.

Henri ne s'embarrassait guère de prémices. Il avait déjà goûté à cette jeune chair de vingt ans, qui le grisait mieux que le vin. Il se jeta sur elle sans prendre le temps de la dévêtir, écartant à la hâte la longue jupe d'amazone – une mode instaurée par la reine Catherine de Médicis qui prisait cette monte permettant de montrer la finesse de ses chevilles.

Se reposant ensuite dans le foin, encore enlacée à son amant, Henriette avait feint un remords qu'elle n'éprouvait pas :

– Hélas, lui dit-elle, pour l'amour de vous, je suis à présent une fille perdue. Je crains même de n'être enceinte. Cependant je ne pourrai garder l'enfant, mon père me chasserait. Ce serait le déshonneur pour ma famille. Je connais une vieille paysanne faiseuse d'anges, mais cette pratique me révolte. Hélas, que puis-je faire d'autre ?

– Avez-vous de quoi écrire, ma mie ?

– Il se pourrait, j'emporte souvent mon écritoire de voyage avec moi. Elle devrait se trouver dans une sacoche accrochée à ma selle.

Henri, déjà assez gris, ne se demanda pas par quel miracle Henriette avait emporté avec elle ce qu'il fallait pour écrire. Elle prit l'écritoire, l'ouvrit et lui tendit feuille de vélin et plume d'oie. Elle déboucha un minuscule encrier et lui offrit son dos pour pupitre. Après avoir réfléchi un instant, il écrivit d'une traite :

*« Nous, Henri Quatrième, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, promettons et jurons devant Dieu, en foi et parole de roi, à messire François de Balzac, sieur d'Entragues, chevalier de nos ordres, que nous donnant pour compagne demoiselle Catherine Henriette de Balzac, sa fille, au cas que dans six mois à commencer*